

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 73

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Par un nuit d'hiver
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248872>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

Les rangs étaient formés, le sergent major Herbin de s'écrier *bravo ! bravo !* Il vient avec son tourne-vis s'assurer, que l'arme était en règle, met genou à terre, tandis que je tenais la carabine tendue ; tout-à-coup, il tombe raide mort, la tête traversée d'une balle. A l'instant même, M. Grivel d'Orgelet sous-lieutenant, l'avant remplacé, est jeté sur le sergent-major, la poitrine enfoncée ; ce fut l'affaire de cinq minutes au plus. Je voyais devant moi, et pouvait distinguer à deux cents pas environ de nous, ces bons tireurs ennemis munis de petites fourches fichées devant eux pour ajuster ; aussi tous leurs coups portaient sentence. J'ai su depuis que c'étaient les chasseurs tyroliens.

Je m'étais d'avance préparé par l'oraison mentale et un acte de contrition, à paraître devant le Souverain Maître de tout ce qui est visible et invisible. Le boulet moisonnait des quarts de files entières ; il fallait remplir les vides. Nos coudes se ressentaient d'un mouvement convulsif comme l'électricité. Un de ces projectiles fait tourner la corne du chapeau à claque du colonel, sans que son cheval bronche ni lui ; un sergent à un chevron Girard de Morteau, en serre file, ne cessait de dire : « *Serrez vos rangs, le boulet qui doit vous emporter, vous ne le sentirez pas* ». Douce consolation !

A mon tour, me voilà frappé dans le milieu de la main gauche. Je sentis comme un bon

coup de jet de pierre. Mon arme tombe, et moi de dire : « *Je m'en f... c'est la gauche !* » (Ceci se comprend) Ce mot à peine prononcé, que me voilà frisé à la tempe du même côté, et renversé privé de sentiment. Au bout de deux heures de rêves, (je me revois dans les champs de Bressaucourt où j'admirais de beaux chênes séculaires) je reprends mes sens... à la fin, sentant mon cœur battre, j'y porte la main. C'est alors que la douleur m'accable, surtout lorsque je cherche à me débarrasser de deux corps morts qui me servaient de couverture. J'ouvre enfin les yeux : la compagnie avait avancé de près d'une demi-lieue ; j'éprouvai alors un violent mal de tête et me pressai de sortir de ce lieu de carnage.

En me retirant, je fus forcé d'arrêter pour laisser passer un bataillon du 6^e qui allait au pas accéléré. Un grenadier eut la jambe enlevée : son suivant n'eut aucun mal, le troisième eut le pied gauche lancé en l'air à environ quinze pieds...

Nous n'étions appuyés que par la grosse cavalerie, sans une seule pièce d'artillerie.

Je rencontrai les musiciens restés dans une clairière, à l'abri du canon qui grondait toujours. Quelques uns me dirent : « *Hein, si tu nous avais écoutés, tu n'aurais pas attrapé cet atout. N'importe cela devait être !* ». Il est vrai qu'une fois, entraîné par la passion de la musique que j'aimais à l'idolâtrie, j'avais prié le colonel de me laisser la faculté de changer d'instrument, (ma clarinette de cinq pieds, contre une autre plus agréable sans contredit). J'avais essayé un refus, par ce motif que je n'étais par destiné à être gagiste, mais bien à parcourir une belle carrière ; que si je voulais persister dans mon dessein, il ne se mêlerait plus de moi. Ce sage raisonnement n'avait pas besoin d'être réfuté. Malgré tout, je n'avais pas de regrets, ayant rempli ma promesse résolument.

rude encore qu'elle ne l'avait annoncé. La bise sifflait, tranchante, âpre, sinistre. Rien ne bruisait d'ailleurs. Tous les êtres vivants, jusqu'à la moindre bestiole, se cachaient, ramassés, blottis. L'homme grelottait. Malgré ses précautions, le froid mordait ses membres et de souffrir achevait de lui enfiévrer le cœur. La parole de Madeleine le poursuivait : Nous étions heureux, autrefois — dans cet autrefois tout jeune, tout proche, qui ressemblait presque à une avant-veille. Deux ans, trois ans passés — comme si c'était hier, oui, — Simon traversait le village tête haute, sans y penser, sans se redresser par défi. Il vivait tranquille, il travaillait en chantonnant, il creusait le bois avec confiance, les acheteurs ne s'étaient pas éloignés un à un en regardant de travers le sabotier et sa transformation. Et il se chauffait en décembre, ou il

Cependant j'étais loin de m'attendre à tout ce qui m'est arrivé, comme je vais le conter avec la franchise de l'homme loyal, incapable de mentir, encore moins d'inspirer d'intérêt autre que de la part des honnêtes gens qui me liront. *Chacun pour soi, Dieu pour tous* est ma devise.

A quelques pas de là, la femme Roger vivandière vint au devant de moi, tenant un grand verre d'eau mélangée d'alcool que je bus tout d'un trait, ce qui me reconforta et me facilita la recherche de l'ambulance. J'étais rentré au village où dans une grange, se trouvait un capitaine du 56^e blessé au coude, et un caporal à côté de lui, car il souffrait à ne pas avoir un instant de calme. Etant sorti je fis rencontre d'un jeune Esclavon égaré, que je fis prisonnier quoi qu'il eût son mousqueton qu'il céda. Je lui dis : *Ascht' ein messer ?* (as-tu un couteau ?) *Ja* (oui.) Eh bien ! coupe vite la corde qui retient la marmite » ce qu'il fit, et en faisant rouler ce pot de fer qui me gênait, je dis : « maintenant je vais goûter la soupe à Vienne ».

Hors d'Aspern, j'aperçois sur ma droite les carabins rangés sur une ligne de cent pas de distance l'un de l'autre, et m'adresse à l'un deux vêtu de noir, portant jabot, entouré de membres coupés de même que les cimes de bois devant les maisons. Je lui présente ma main ; après l'avoir examiné et assez tatonné « *la balle est dans le poignet* » dit-il, et s'emparant d'une lancette, il fait une incision assez grande pour introduire une tenaille avec laquelle il arrache la balle, sans que j'aie fait le plus léger mouvement (grâce au verre de Schnick) Il dit alors : « *c'est une balle mordue, tu as du courage, laisse-moi opérer l'amputation, c'est l'affaire de quelques secondes, tu auras gagné l'hôtel des Invalides* — N'est-ce que cela ? On verra quand il sera temps. » J'attendais le complément de son travail. « *Je te mettrai bien de la charpie*, reprit-il

dormait au lieu de battre la forêt, la nuit, comme un hibou. Mais, aussi, il n'avait pas encore rencontré ce Parisien cherchant gîte. Frank l'étau-meur, qui préchait dans l'oreille toutes sortes de théories et, volontiers, les appuyait d'exemples et d'entraînements. Ah ! oui, Frank l'étau-meur était un fameux homme qui en savait long, qui voyait loin et qui faisait réfléchir sur bien des choses !

En attendant, là, sur sa pierre il avait froid, Simon. Et pour rentrer mains vides, peut-être. Et puis, le lendemain, avec une belle meute, en plein midi, n'importe qui lancerait le chevreuil. M. le maire, s'il lui plaisait, n'importe qui, pourvu que ce ne fût pas du pauvre monde. Et on n'appelait pas cela mépriser les droits de l'homme ! railler le citoyen !

Comme pour lui répondre moqueusement le

Feuilleton du Pays du Dimanche 3

Par une nuit d'hiver

Puis il traversa la clairière pour aboutir à un four, é dont la vaste masse s'accusait à droite. Il en examina soigneusement les branches et découvrit enfin la passée du chevreuil. Il était bien à son but. Alors, comme il s'était heurté à un quartier de roc qui perçait la terre en deux cépées, il y revint, le retrouva et s'assit dessus, son fusil chargé couché sur ses genoux, ses mains enfoncées en croix dans les manches de sa grosse veste.

Le froid s'accroissait. La nuit devenait plus

« mais je n'en ai bientôt plus que pour les officiers ». Je me retirai là-dessus sans répondre.

Je ne fus pas loin pour trouver ce qu'il fallait : je ramassai sur mon chemin un tablier en toile bleue qui me servit à envelopper ma main.

J'avais donné la liberté à mon prisonnier dont je n'aurais su d'ailleurs que faire en m'en allant : de ceux de la garde versés dans la compagnie me suivaient ; l'un d'eux avait le petit doigt ne tenant plus qu'à l'épiderme. Je pris mon couteau et achevai de le lui couper ; c'est un nommé Mulot d'Arras (Pas de Calais). L'autre était un tambour des leurs, dont la caisse était trouée par le boulet : il avait des frissons et faisait piteuse grimace.

Après une marche pénible par une chaleur excessive, nous voilà acculés au Danube quelques mille hommes, attendant le moment de passer.

Le maréchal, du milieu du pont construit en planches sur des bateneux, cria d'un voix de Stentor : *« L'Empereur accorde dix minutes aux blessés pour passer le pont »* ; j'ai soin de me jeter dans le milieu de la cohue qui me transporte sur l'autre rive sans toucher le sol.

Un officier supérieur, l'épée tirée, dit à Mulot et à moi : *« vous pouvez passer »* mais pour le tambour il fut inexorable. C'est là aussi que j'ai vu la gendarmerie courir bride abattue, à la poursuite de quelques fuyards.

J'arrive sur la fin du jour à Ebersdorf : le château servait d'hôpital. Entré, je vis un chasseur d'infanterie coiffé d'un chapeau de laine rouge, de façon hongroise qui montait et descendait le grand escalier, traînant son bras pendant après lui, et jetant des cris perçants. Des officiers portaient des bottes de paille.

Je sortis, ne pouvant rester dans ce triste endroit : on venait d'y apporter le maréchal Lannes, duc de Montebello, qui ne tarda pas à rendre le dernier soupir. M'étant approché d'une cantine tenue par des sujets de la Confédération du Rhin pour demander à boire, on me présente une écuelle pour puiser de l'eau au Danube ; elle ressemblait à celle qui existe chez nous, au pied des abattoirs ; me trouvant dans une prairie, je m'endormis.

Le lendemain je revis le capitaine du 56^e, le caporal avait un hâvre sac sur le sien ; durant la route, j'allais quêter du vin.

Nous avions avec nous des cuirassiers démontés, entr'autres de ceux des 3^e et 4^e régiments ; leur ayant demandé des nouvelles de mes compatriotes, ils me dirent que le chef d'escadron M. Wetter dans une charge brillante avait eu la tête enlevée par le boulet ; que Triponez Nicolas, maréchal des logis, avait reçu un coup dans le bas ventre auquel il n'avait pas survécu. Je déplorai le sort de ces braves, le dernier était jadis mon condisciple.

clocher du village lui envoya de loin minuit. De quel côté tournait donc le coq de cuivre pour que Simon entendit si bien l'heure ? Elle lui disait : *« L'attente sera longue encore, c'est à peine si tu commences l'affût... »*

Il eut un mouvement de colère, saisit son fusil, le leva au bout de ses bras crispés et le laissa retomber si rudement sur ses genoux qu'il ne put retenir un soupir de douleur. Mais, à cet instant... oh ! il se retrouva vite sur ses jambes. Bien qu'il épiait d'une oreille un peu engourdie, il ne s'était pas trompé, non, pour sûr, quelque chose avait remué dans le bois. Quoi ? Le chevreuil, sans doute.

Simon avança doucement la tête, prêt à épauler et à foudroyer la bête au passage.

(La suite prochainement).

Prêts à entrer dans Vienne, je donne un coup d'œil rétrograde, et vis le ciel tout en feu, et éprouvai comme la secousse d'un tremblement de terre, suite de commotion par la chute du grand pont, provoquée par des petites barques chargées de pierres que la rapidité de l'eau avait d'autant mieux facilité, qu'il ne tenait que par des cordes : on assure que plus de 6000 hommes et un matériel considérable ont été engloutis dans les flots du Danube.

Arrivés par le faubourg de Léopoldstadt, on se repose près d'un café, où je vis une jeune fille portant une assiette contenant une tasse de bouillon au safran qu'elle offrit à l'officier qui, après en avoir pris une ou deux cuillerées avec un peu de pain renvoyait le tout : je regardais à contre cœur, quand se tournant vers moi, elle me donne ce léger repas que j'achevais au moment du passage d'un fiacre que je suivis jusqu'au couvent des Frères de charité.

Toutes les salles étaient pleines de soldats blessés grièvement ; il n'y avait plus de place que dans les corridors, garnis de paille... et de poux que j'avais en aversion ; huit jours après j'en sortis avec un soldat du 16^e.

La commune nous envoya loger dans le faubourg de Rossau, de l'autre côté du Danube, qui le sépare de la ville : chaque jour il me fallait, pour me faire panser, traverser le fleuve sur un bac conduit par une corde sur toute sa largeur.

Nous étions soumis à l'inspection d'un colonel commandant ; il était borgne, fortement gravé, des cheveux noirs crépus, d'un certain embompiment, d'un abord dur, toujours le jonc à la main. Que de fois il m'a soulevé les doigts jusqu'à me faire crier : il ne parlait que du besoin de faire renvoyer le troupière, pour retourner au feu.

Il régnait alors une forte disette. Les bourgeois faisaient toutes sortes d'efforts pour nous nourrir d'épinards, de salades printanières etc. : je me promenais pour apaiser la faim. Les postes militaires étaient occupés par le 27^e de ligne qui avait conservé la queue courte, ce qui leur donnait un air de coquetterie agaçante et de bonne façon.

J'ai vu arriver l'armée d'Italie avec le prince Eugène vice-roi, fils adoptif de Napoléon ; elle n'a fait que passer se rendant à Raab en Hongrie pour en faire le siège, et qui a capitulé le 14 juin, (anniversaire de Friedland).

La rencontre des frères Cart, de Porrentruy, François et Jacques due au hasard, m'a fait plaisir. Ils étaient l'un et l'autre dans l'artillerie (7^e régiment) au service depuis deux ans ; on ne pensait guère se revoir dans la capitale de l'Autriche. Neveux du général de brigade Neigre, ils avaient devant eux un bel avenir (°)

Un M. Jobin, de la commune des Bois en Franche-Montagne m'a offert dans les premiers jours la tasse de café que j'acceptais sans cérémonie : il était avocat et ami de mon père, parti avec la suite du Prince, et vivait d'une pension de l'empereur François II. (°)

Dans mes flâneries ordinaires, j'ai découvert un nommé Ruedhart, Dominique serrurier, déserteur du 61^e depuis quelque temps : il travaillait en boutique et ne se gênait pas avec moi, dont il connaissait la bonté.

Un jour qu'en passant en ville, je remarquai des jeunes soldats du 61^e que j'accostai familièrement ils me dirent être de Delle. Leur ayant parlé

(°) L'un d'eux qui avait épousé une demoiselle Fleuret fille du greffier du tribunal, est mort à Porrentruy en 1850 avec le grade de commandant en retraite. C. F.

(**) L'avocat Jobin avait fait partie avec le père de François Guélat, du Conseil de Régence établi par le prince évêque lors de son départ de Porrentruy en avril 1792. Il n'avait émigré qu'à la réunion de l'évêché de Bâle à la République française. Sa correspondance pendant l'émigration existe aux archives de l'ancien évêché de Bâle. C. F.

de mes connaissances, et demandé où était leur régiment : « Vous voyez ces deux châteaux sur des rochers là-bas, nous sommes au pied » à Heiligenstadt, deux lieues d'ici ». Il était trois heures, je me décidai à partir avec eux ; j'étais bien aise de revoir mes amis versés en grand nombre dans ce corps. Nous causions en marchant, de sorte que nous arrivâmes sans nous en douter. Mes pays s'amusaient au jeu de bouchon avec la pièce de 5 c. qu'on lançait contre : à mon aspect le bras en écharpe, ils quittent spontanément leur partie pour venir m'embrasser. C'était à qui me ferait le plus de caresses ; je ne savais auquel répondre, la plupart étaient gradés. De suite ils me dirent que M. Theubet, Jacques Victor, était avec eux, aide de camp de leur général de brigade M. Lacour, et ils me proposèrent de me conduire vers lui ; j'acceptai avec empressement.

Comme j'ai beaucoup à me louer de sa conduite à mon égard, je dois ici consacrer ces lignes pour le faire bien connaître.

Élève distingué à l'école centrale de Porrentruy, fils aîné du président du tribunal, il était parti avec son jeune frère Xavier pour la Prusse de St Cyr, sous les auspices de M. Bureau de Pusy membre du corps législatif. A sa sortie, avec les épaulettes de sous-lieutenant, il était venu deux ans auparavant prendre congé de sa respectable famille.

(A suivre.)

NOTES D'UN PASSANT

Partout et les envolés de cloches et les voiles blancs, comme des ailes d'ange, passent dans l'espace. C'est la première communion, la solennité printanière, douce au cœur, suave à l'œil autant qu'à l'âme ; la fête poétique de l'amour divin qui émeut en ce moment beaucoup de nos paroisses. Saint cortège de pieux enfants, oh ! combien notre pays, combien nos foyers ont besoin que vous priiez pour eux !

Aucun de ces libres penseurs qui rient de tout n'a encore osé souiller de sa bave ce premier rendez-vous de l'enfance avec Dieu.

Les sceptiques se troublent même à ces cérémonies qui réveillent souvent les meilleures pensées au fond de leur être.

Je lisais l'autre jour une page de l'un de ceux qui mérite qu'on s'y arrête : M. Hugues Le Roux, écrivain français distingué, mais qu'on ne peut considérer comme un croyant, et dont les écrits sont loin de respecter toujours la morale chrétienne, écrit dans le *Petit Marseillais* :

« J'ai un garçon qui va faire, ces jours-ci, sa première communion et les émotions que je lui vois me ramènent à mes souvenirs de la douzième année. Cela m'est une occasion de méditer un peu plus gravement qu'à l'ordinaire sur les affaires de mon âme. — car je suis bien sûr que j'en ai une. — j'entends que si engagé que je sois dans une certaine voie, par des fatalités d'hérédité et d'éducation, j'ai tout de même une part de liberté très suffisante pour choisir entre le bien et le mal, dans la plupart des cas où je me trouve mis au pied d'une décision.

« Je me suis donc demandé, ces jours-ci avec sérieux, où j'en étais de mes espérances d'adulte et si mon scepticisme actuel m'avait rendu beaucoup plus heureux.

« J'ai dû m'avouer que non. Certes j'étais bien plus prêt à supporter certaines souffrances, les affreuses séparations de la mort, les mélancoliques injustices qui viennent des hommes,